

ÉCHOS

Histoire de jouer



Affiche de l'exposition
Roland Roure à Clamart

A Clamart, du 15 mars au 9 avril, la Bibliothèque des enfants et le Centre d'Arts plastiques Albert Chanot ont ensemble présenté une exposition de jouets, peintures et sculptures de Roland Roure « Histoire de jouer ».

Avec la volonté de ménager aux enfants comme aux adultes un accès direct aux œuvres d'art, ils ont choisi de travailler ensemble autour d'un même artiste dont les créations remettent en cause les frontières convenues entre l'art et le jeu.

Dans le cadre de cette exposition La Joie par les livres avait demandé à François Vié, familier de longue date de l'univers esthétique de Roland Roure de présenter cette œuvre singulière et d'interroger son rapport à l'enfance. Voici le texte qu'il a accepté de nous communiquer à la suite de cette rencontre.*

En 1977, je participe par hasard à l'animation de quelques ateliers pour enfants. Je replonge avec bonheur dans les histoires d'enfance, et commence à me passionner pour cette chose bizarre qu'on appelle la créativité. Mon intérêt se porte principalement sur les jeux et jouets. Un jour, dans le journal *Cent idées*, je tombe sur un article étonnant ; on y voyait des photos magnifiques de jouets que les enfants fabriquaient eux-mêmes au Mali. Les photos montraient des zébus en argile, des poupées de chiffon, des voitures en fil de fer et boîtes de conserve.

Ça aurait pu être curieux, amusant. C'était superbe. Les zébus étaient drôles, vivants. Les camions et les avions avec leur raffinement de détails, la légèreté de leur petit squelette de fil de fer dégageaient cette impression de perfection vulnérable qu'on a devant les ailes de libellule.

Bref, j'étais touché. Je parle de ma découverte à Danièle Giraudy, alors directrice de l'Atelier des Enfants à Beaubourg. « Fil de Fer, Fer blanc, me dit-elle, c'est justement le thème sur lequel nous travaillons pour la prochaine exposition de l'Atelier. D'ailleurs, je vais vous montrer quelque chose ». Et de m'entraîner dans les caves de Beaubourg. Et là, à la lumière sinistre d'une pauvre ampoule, je vois une chouette. La tête était un simple dessin de peinture noire sur le fond circulaire légèrement doré d'une boîte de conserve. Elle avait l'air boudeur de quelqu'un qu'on réveille. Dans cette obscurité, c'était parfait.

* Chargé de mission à l'Inspection Générale des Enseignements artistiques.

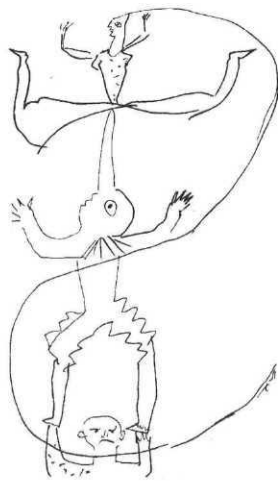
« C'est une simple boîte de fer blanc, me dit-elle, coupée, tordue, détordue. Il n'a rien enlevé, rien ajouté. À peine de peinture, juste quelques traits, l'essentiel. Eh bien, figurez-vous que ce petit chef-d'œuvre a été fait par un inconnu qui vit au fin fond de la Provence, entouré de ses vignes. » C'était une chouette de Roland Roure. La vision, dans ces catacombes de Beaubourg, de cet oiseau mi-art brut, mi-art malin me donna d'emblée l'envie d'appartenir à la secte secrète en formation de l'artiste-génial-et-méconnu-au-fin-fond-du-champ-de-vigne-perdu. Heureusement pour lui, Roland n'était pas en soixante dix-sept un inconnu pour tout le monde. Trois ans plus tôt, la Galerie Delpire lui avait consacré à Paris une exposition.



J'aime cette chouette. Mais le vrai déclic vient juste après. Danièle Giraudy a pris un truc très long, une espèce de cylindre noir articulé. Je le vois dans ma mémoire rehaussé de lignes rouges, mais je ne suis pas sûr qu'elles aient réellement existé. Ce truc est une locomotive. Elle bouge. Des bielles en fil de fer articulées sur les roues en fil de fer actionnent, en guise de piston, le tender de la loco. Le mouvement fait apparaître et disparaître dans une petite fenêtre une figure de mécanicien enfumé et noir comme un Congolais de chez Tintin. Une plaque découpée blanc-bleu symbolise en un éclat oscillant visiblement parodique la fumée au-dessus de la cheminée. Ce Roland Roure doit être génial, c'est sûr.

De la peinture au jouet

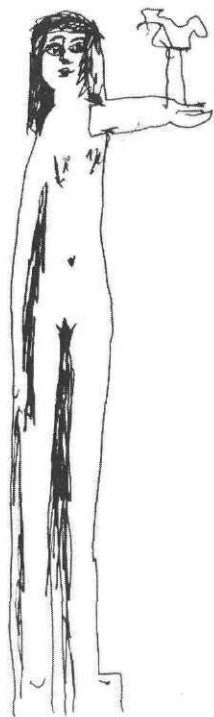
Un an plus tard, je faisais enfin sa connaissance. Dans son atelier, des étagères au plancher, s'entassaient des centaines d'objets plus ou moins achevés en fil de fer ou fer blanc. Le dialogue commença. Avait-il d'abord fait de la peinture ? Il avait adoré, jeune, Picasso et Matisse. Mais peindre ne lui avait amené que frustrations. Les jouets ? Il avait commencé à en faire pour sa fille. Il comprit ensuite que ces objets avaient une étrange vertu : ils le ramenaient à sa propre enfance, faisaient remonter quantité de souvenirs enfouis. « Alors, me dit-il, j'ai fini par choisir la forme « jouet »,... comme un poète choisit la forme rondeau ou sonnet. »



in : Roland Roure,
Les Vents des Monts Roure,
Le Salon d'Art, Bruxelles

L'analogie avec ces petites pièces rimées (et rythmées) n'est pas fortuite. Une belle pièce est ici une pièce qui raconte bien en peu de mots, tous choisis, tous exacts (l'apparente rusticité désinvolte est un leurre). Les logiciens parlent d'une proposition « élégante » lorsque tout y est dit avec une parfaite clarté et le maximum de légèreté. Roland pousse cette forme d'élégance au plus loin. Les pièces du mécanisme elles-mêmes doivent avoir du sens. S'il est besoin d'une hélice, ce seront

ÉCHOS



Dessin de totem in : *Roland Roure, ein Bilderbuch, un album, a picture book*, Draier Verlag, 1988. (Droits réservés).

deux bras, les ailes d'un oiseau. La « Jeune fille qui a le cœur renversé par la vue de deux oiseaux se poursuivant » est une girouette. Le titre y est pris au pied de la lettre. Le cœur de la jeune fille tourne, avec une lenteur majestueuse sur un axe mu par deux oiseaux délicats faisant hélice. Rien ne doit être gratuit. Tout doit avoir du sens pour que l'histoire soit belle, que le poème soit musical.

Roland Roure et l'enfance

Ces variations mécaniques et plastiques sur fond d'enfance sont à l'évidence émouvantes et évocatrices pour nous adultes. Parfois, à l'inverse, certains objets qui – au-delà de leur qualité plastique –, nous inspireront de la nostalgie, persuaderont les (grands) enfants qu'on les prend pour des bébés...

Les enfants peuvent-ils en effet être sensibles à ces œuvres aux intentions, comme on le voit, plutôt subtiles ? Les présentera-t-on, d'abord, comme des jouets (bizarres) ou comme des œuvres (accomplies) ? Ces assemblages fragiles, parfois coupants, impliquant une manipulation minutieuse, ne se rangent évidemment pas dans les étagères au côté des articles Fisher-Price. Ce seront, pour beaucoup d'enfants, d'abord de faux jouets un peu frustrants. Une forme connue qui donne envie de pousser, tirer, mouliner sans fin, alors que l'adulte a mis ces « pièces originales » sous vitrine ou encourage une approche très soigneuse.

Comme œuvres d'art, dira-t-on, ils témoignent en revanche de manière éclatante des liens qui unissent l'enfant à l'artiste dans ses moments de plus grande universalité. Ne pourraient-ils en ce sens amener l'enfant à une vision de l'art très proche, très accessible, très libre, très familière ? Ce n'est pas impossible, si l'on est conscient de quelques obstacles.

Chez l'enfant, il n'y a pas de lien strict entre son impression personnelle de beauté, d'intérêt, en face d'un objet, et le classement de celui-ci dans la catégorie des œuvres d'art. Cette valeur-là, est déduite de signes, bien plus que d'une conviction personnelle. Une œuvre aux apparences drôles et désinvoltes comme celle de Roland Roure ne sera pas spontanément « prise au sérieux ».

L'art est le plus souvent identifié, à la base chez les enfants, comme une catégorie assez restrictive, de laquelle l'idée de la « valeur » (rareté, prix, attitude des parents par rapport à l'objet) est indissociable. Dès lors, un détail comme la récupération, chez Roland Roure, de boîtes de conserve, ou l'emploi de matériaux usagés ou

courants identifiables, peut être source de malentendus, (et de débats passionnants...). Pour certains, ce sera un jeu. Ce ne peut être de l'art.

L'œuvre sera à coup sûr mieux vue si on peut la raconter, la mettre en mots, l'insérer dans l'univers des références existantes. Elle doit être ainsi comparée, distinguée, vue dans ses formes spécifiques, ses rapports de tons, les analogies qu'elle suggère avec tel ou tel domaine d'expression (le cirque, le mime, certains grands comiques du cinéma muet...).

L'insertion de sa démarche dans la lignée de quelques grands pourra parfois être un atout. On pourrait ainsi faire découvrir les objets de Picasso, (plutôt que le « petit cirque » de Calder que Roure n'aime pas beaucoup) ; parler de l'utilisation de la couleur chez Matisse. Quant au mouvement, le génie de Roure est trop unique pour qu'on puisse lui trouver de réels prédécesseurs...

François Vié



in : Roland Roure,
Les Vents des Monts Roure,
Le Salon d'Art, Bruxelles